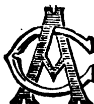
L'ABBÉ
JEAN HOLMES
ET SES CONFÉRENCES
DE NOTRE-DAME

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET BIOGRAPHIQUE

PAR

L'Honorable P.-J.-O. CHAUVEAU

(Reproduit de l'*Opinion Publique*)



QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie

1876

L'ABBÉ

JEAN HOLMES

ET SES CONFÉRENCES

REPRODUIT DE "L'OPINION PUBLIQUE" (1)

On dit que les ouvrages canadiens ne se vendent point. Et cependant, quelques années à peine après leur publication, ils disparaissent entièrement du commerce.

Il y a à cela plusieurs causes : les incendies, qui détruisent quelquefois nos magasins de livres, y sont, sans doute, pour quelque chose, témoins les éditions d'ouvrages de mérite qui ont été anéanties de cette manière, chez M. Desbarats, à Outaouais, et chez M. Brousseau, à Québec. Mais l'impatience de nos libraires est pour beaucoup. Malgré qu'ils auraient plus besoin de savoir attendre que leurs confrères d'Europe, ils se débarrassent un peu trop vite de ce qui leur reste en mains : après une couple d'an-

(1) CONFERENCES DE NOTRE-DAME DE QUEBEC par l'abbé Jean Holmes, 2de édition.—Québec 1876, Darveau, in 8 pp. 211.

nées, et même avant cela, quantité d'excellents ouvrages, comme les mauvais livres du temps de Boileau,

" Ne font de chez *Sarcy* qu'un saut chez l'épicier."

Et les exemplaires échappés à la destruction se vendent ensuite au poids de l'or dans les encans ou chez les bouquinistes, lorsque ceux-ci savent un peu leur métier. D'autres fois aussi, les livres, surtout ceux qui ont trait à des sujets religieux, ont un débit beaucoup plus prompt qu'on ne se l'imagine.

Il y a déjà longtemps que la première édition des *Conférences* de l'abbé Holmes, publiées chez M. Côté, en 1850, est épuisée, et c'est une excellente idée que l'on a eue de les réimprimer.

Cette nouvelle édition est précédée d'une notice biographique signée de M. A. DeCelles, neveu du savant et éloquent prédicateur ; elle n'a qu'un défaut, celui d'être trop courte.

M. Holmes a laissé à Québec un souvenir si charmant, il a marqué d'une manière si durable non-seulement dans l'histoire du séminaire, qui est presque celle de la ville elle-même, mais encore dans l'histoire du pays, que l'on eût aimé à entendre son neveu nous parler de lui un peu plus longtemps.

On dit encore à Québec, dans la ville aussi bien qu'au séminaire : « Du temps de M. Holmes, » comme on dit aussi : « Du temps de M. Demers » et comme, avant cela, on disait : « Du temps de Monseigneur Plessis. » Rarement une institution s'est plus identifiée avec un pays, et rarement aussi les hommes qui l'ont gouvernée ont laissé derrière eux une trace plus large et plus profonde.

Le nom de M. Holmes rappelle une époque de transition dans les études du séminaire, disons mieux, une nouvelle impulsion, une nouvelle direction don-

nées à l'instruction publique. Ce jeune Américain converti nous apportait quelque chose du génie remuant et aventureux de sa nation, et cela dans un temps où déjà beaucoup de gens s'inquiétaient de ce qui allait advenir de nous au milieu des populations ambitieuses et besogneuses qui nous entouraient.

Le nouveau venu avait une originalité qui, selon quelques-uns, frisait l'excentricité et qui n'était point, il s'en faut, dans les allures de la maison dans laquelle il entrait. Aussi, sans doute, ses idées et ses plans ne furent pas toujours acceptés ; mais lui-même fut toujours vu d'un bon œil. Il était à-propos qu'une sage résistance se fît à des innovations qui, sans cela, auraient pu être excessives, et par-là même dangereuses.

M. Holmes prenait tout en bonne part; il avait une persévérance douce et tranquille, une grande tenacité sous une inconstance apparente ; il n'avait point d'orgueil, point de vanité, point de prétentions personnelles. Il répandait, du reste, un tel charme sur tout ce qu'il entreprenait, tout avec lui se faisait si gaiement, quelquefois même si drôlement, que ceux qui auraient voulu lui en vouloir n'en venaient pas à bout.

L'ancien esprit du séminaire était sévère; pas tout à fait autant que l'était alors celui de Saint-Sulpice à Montréal, mais beaucoup plus que tout ce que l'on pourrait imaginer aujourd'hui.

Tout était correct, régulier, savant, pieux, discipliné ; mais pas beaucoup amusant. Pour remonter le courage des élèves et les conduire au bout de ces études de huit à neuf années, composées presqu'exclusivement de latin et de français, il ne fallait rien moins que les grandes vacances de Saint-Joachim et les ébats que l'on y prenait.

M. Holmes avait passé par Nicolet, où régnait déjà

un autre esprit. Lorsqu'on voulait embaucher un québecquois pour ce nouveau collége, on lui disait : « A Nicolet, c'est Saint-Joachim toute l'année. »

A Sainte-Anne, maison de fondation plus récente encore, les innovations du généreux M. Painchaud n'avaient pas donné dans les commencements tous les résultats désirables, surtout sous le rapport de la discipline. J'ai donc souvent entendu dire, en parlant de M. Holmes : « Si on le laissait faire, ce serait bientôt comme à Sainte-Anne. » (1).

Enfin, il fallut bien le laisser faire un peu ; il avait pour auxiliaire l'opinion publique au dehors. C'était dans la ville un enthousiasme qui s'était rarement vu et que les élèves partageaient ou plutôt inspiraient, car ils raffolaient du nouveau préfet des études. M. Holmes fut bientôt secondé par un prêtre plus jeune que lui, et qui devait jouer un très-gand rôle dans cette institution, M. Louis-Jacques Casault, dont le caractère et l'esprit étaient cependant, à certains égards, tout l'opposé du sien. Tous deux avaient compris la nécessité de donner une direction plus pratique et plus scientifique aux études. Les sciences physiques obtinrent plus d'attention ; l'étude du grec fut introduite, celle de l'anglais poussée un peu plus vigoureusement ; les mathématiques, réservées autrefois pour les deux dernières années du cours, furent commencées un peu plus à bonne heure ; l'histoire, la géographie, la musique, le dessin, l'art oratoire eurent une plus large part. Les récréations, les petites fêtes, les soirées scientifiques ou dramatiques vinrent égayer les élèves et rompre la monotonie du pensionnat, dans les longues soirées des longs hivers québecquois.

Dévoué aux études scientifiques, qui étaient pour lui

(1) Cette maison a beaucoup prospéré depuis et formé un grand nombre d'excellents sujets pour le clergé et la société.

comme pour M. Holmes une véritable passion, M. Casault avait une grande antipathie pour tout ce qui était dehors et apparences, pour tout ce qui semblait vouloir flatter l'opinion, pour tout ce qui avait un soupçon de réclame. M. Holmes était d'avis qu'il faut *être et paraître* ; que les meilleures choses, lorsqu'elles se concentrent et se renferment en elles-mêmes, perdent beaucoup de leur efficacité ; qu'enfin, la science, comme la vertu, en se rendant aimable n'en devient que plus utile.

M. Jérôme Demers, depuis de longues années supérieur du séminaire, quand ce n'était point M. Parent (mais *de fait* c'était toujours M. Demers), sympathisait avec les deux jeunes savants, et tout en modérant parfois leur ardeur, il leur aidait à vaincre les résistances. Esprit large autant que sobre et judicieux, bon et ferme à la fois, il devait être, j'imagine, l'arbitre de ces deux esprits si différents dans leur manière, mais tendant tous deux au même but ; il devait, comme dans le système de Newton qu'il expliquait si bien, trouver la *résultante voulue* par le concours de ces deux forces.

Jamais peut-être homme aux dehors aussi modestes, à la vie aussi humble, n'a exercé une plus souveraine influence. Dans la ville comme au séminaire, dans tout le diocèse et on peut dire dans tout le pays, quand M. Demers avait prononcé, il n'y avait plus rien à dire. Et cela ne s'appliquait pas seulement aux questions de science ou d'éducation, c'était la même chose s'il s'agissait de théologie, de beaux-arts, ou même de politique.

Sous la direction de ces trois hommes, avec l'aide de leurs confrères, tous remplis de talents, de science, de zèle et de vertus, se préparait le grand développement dont l'Université Laval nous rend aujourd'hui les heureux témoins.

M. Holmes avait tenu à changer le caractère des exercices littéraires de la fin de l'année. Ces *examens publics* avaient été jusque-là de véritables *examens*, on y récitait quelques fables, un ou deux discours, et cela se terminait par ce que l'on appellait un *plaidoyer*. C'était d'ordinaire une discussion sur quelque question oiseuse, par exemple, sur la préférence à accorder aux diverses professions, sur le mérite de telle ou telle époque de l'histoire, et le jugement était rendu par des juges en grand costume et qui étaient encore plus graves et plus solennels que des juges véritables. M. Holmes conserva les examens et le plaidoyer de rigueur ; mais il y ajouta un grand nombre d'expériences de physique, de petites pièces dramatiques, des discussions géographiques ou économiques où figuraient les costumes des différents peuples, etc.

Tout cela était nouveau, inouï à cette époque ; d'une journée on en arriva à en faire trois, qui étaient trois véritables jours de fête pour la ville et les campagnes environnantes. On y venait en foule, et l'on s'y amusait et l'on y riait comme il me semble qu'on n'a jamais ri depuis.

En parcourant un vieux volume du *Canadien*, celui de l'année 1835, je suis tombé, il y a quelques jours, sur le numéro qui donnait le compte-rendu des exercices littéraires de cette année-là, et l'extrait qui suit fera voir la haute opinion que M. Etienne Parent s'en était formée :

« Les exercices brillants dont a été couronnée déjà la fin de plusieurs années scolaires, ont placé cette institution si haut dans l'opinion publique, que c'est maintenant un lieu commun d'en faire l'éloge. A présent, l'ami le plus chaleureux de l'instruction sait qu'en se rendant à ces exercices, il n'aura que de l'admiration à concevoir, que des applaudissements à don-

ner, et, le dirons-nous ? ... un regret ... oui, un regret à exprimer, celui d'être né trop tôt. Nous l'avons entendu exprimer, ce regret, par plusieurs personnes, et l'avouerons-nous, l'étonnement nous en a arraché à nous-même l'expression plus d'une fois pendant les séances auxquelles nos occupations nous ont permis d'assister. Pourtant, nous avons manqué plusieurs parties non des moins intéressantes. Nous n'avons pas entendu, par exemple, le petit dialogue *composé* et prononcé par MM. A. Plamondon et C. Taché, étudiants de la sixième, lequel était charmant, nous dit-on, et a, dès le commencement de leur carrière scolastique, appelé sur ces deux jeunes messieurs l'attention particulière du public. » (1)

Puis M. Parent signale l'agréable innovation de l'étude de la géographie *dramatisée*, et aussi le grand mérite des compositions littéraires des élèves, les progrès dans l'art oratoire, etc, et comme le pays était alors presque à la veille des crises qui ont mis fin à la première constitution, et que la lutte politique était de plus en plus ardente, le patriotique écrivain se livrait aux réflexions suivantes :

« Nous ne pouvons, à cause des bornes qu'il faut donner à cet article, examiner en détail les productions originales ; nous nous bornerons à dire un mot des discours et essais originaux des étudiants de la classe de philosophie, et des agréables réflexions qui ont succédé à l'étonnement excité par leurs compositions. Sur le point d'entrer dans la société, ou, comme

(1) M. Charles Taché, député-ministre de l'agriculture, et l'hon. juge Plamondon. Dans la liste de la distribution des prix, publiée dans le même numéro, nous trouvons les noms d'un archevêque, de trois évêques, d'un bon nombre d'hommes publics dont quatre ont été ministres, de deux juges, d'un bâtonnier du barreau, d'une soixantaine de prêtres, d'hommes de profession, d'instituteurs et de négociants. Une chose remarquable, c'est que, des 98 *lauréats* de cette année, 65, après plus de 40 ans, sont encore vivants.

ils diraient dans leur langue classique, de revêtir la toge du citoyen qu'ils promettent de faire monter avec honneur à la tribune et au sénat, c'est sur eux surtout que se sont portés nos regards ; nous avons voulu voir ce que la patrie pouvait attendre d'eux, et nous sommes resté convaincu qu'elle aura de nombreux et puissants défenseurs dans la génération adolescente, du moins si les lumières continuent d'être une puissance. Il mérite d'être remarqué (*sic*) que les deux hommes qui ont présidé aux destinées du peuple dans les deux grandes tourmentes politiques qui signalent notre histoire, l'une desquelles n'est pas encore apaisée, sont sortis de cette maison. Nous n'avons pas besoin de nommer Bédard et Papineau. Il en sortira d'autres. »

Du reste, les pensées patriotiques abondaient dans tous les discours et les essais dont il est question. M. Holmes, et c'est un des points que M. DeCelles fait le mieux ressortir dans sa notice, quoique Américain de naissance et Anglais d'origine, s'était sincèrement dévoué à la nationalité franco canadienne. Un des premiers, il vit avec terreur ce mouvement d'émigration qui se faisait de nos paroisses vers les Etats-Unis ; un des premiers, il s'intéressa vivement à la colonisation des cantons de l'Est, et sa correspondance avec ses amis et les notes qu'il avait laissées et qui malheureusement, ont été détruites dans l'incendie de 1866, faisaient preuve de sa très-grande sollicitude à cet égard. (1)

M. Holmes est né à Windsor, dans l'état de Versmont, en 1799 (2). Sa famille était attachée aux traditions des puritains, et M. DeCelles ne pouvait, dè-

(1) Les papiers de M. Demers et quantité de livres précieux disparurent dans cet incendie.

(2) Le 7 février selon la notice publiée dans *l'Abeille*, le 7 mai selon l'abbé Tanguay (Répert. du Clergé). M. DeCelles ne nous donne aucune date.

le début, rendre son héros plus intéressant qu'en nous le représentant entrant par hasard dans une église catholique et maudissant ce *papisme* qu'il devait si prochainement embrasser. Ce fut en 1815 et à l'âge de 16 ans qu'il vint en Canada. M. DeCelles nous décrit aussi les circonstances qui le déterminèrent à s'éloigner de sa famille. Elles ont quelque chose de poétique, plus que cela, de providentiel.

« Le jeune Holmes s'était senti poussé de bonne heure vers la vocation religieuse. Ce penchant se développa au collége de Darmouth et s'accentua au point qu'il parla à ses parents d'étudier la théologie. Son père n'abonda pas dans son sens. Il le retira du collége et, vendant tout ce qu'il possédait dans le sud du New-Hampshire, il émigra à Colebrook, au nord du même Etat, où il acheta une grande propriété. Il voulut que son fils l'aidât dans une vaste exploitation agricole qu'il venait d'entreprendre. Son fils dut plier, mais il ne se résigna pas. Lui-même racontait plus tard que lorsqu'il parcourait les champs ses pensées étaient loin des travaux qui devaient l'occuper. La forte nature qui l'entourait développait en lui son penchant vers les idées religieuses et s'harmonisait avec l'état de son âme. De toutes parts des montagnes encaissent Colebrook et s'étagent l'une au-dessus de l'autre en gradins. C'est un pays triste d'aspect et portant à la rêverie, à la mélancolie. Le spectacle continu de cette nature tourmentée, offrant partout l'empreinte de la main puissante du créateur, détachait ses idées des choses de la terre pour les élever dans les régions de la contemplation. Il se sentait inquiété, absorbé par ce sentiment vague qui domine les grandes âmes au moment où elles interrogent l'avenir pour lui demander le secret de leurs destinées, et il cherchait à résoudre les graves problêmes posés par son imagination en lutte avec sa raison.

« Un jour, se sentant plus accablé que de coutume, il se jette à genoux, demandant à Dieu de l'éclairer. Il se relève et, de suite, la pensée de se rendre au Canada pour continuer ses études se présente à son esprit. C'était pour lui une inspiration d'en haut. Sans balancer davantage, sans prendre congé de ses parents, il s'en fuit au pays destiné à devenir sa patrie adoptive. »

On assure que M. Holmes venait au Canada avec le projet d'évangéliser les Canadiens et de les désabuser des erreurs du *papisme*. Si c'est le cas, M. DeCelles a été parfaitement inspiré en prenant pour épigraphe : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? »

Les débuts, cependant, ne répondirent ni aux aspirations du jeune homme ni à la carrière qu'il suivit plus tard. Sans aucune ressource, il entra d'abord comme garçon de peine chez un tanneur, à Sherbrooke. Il fut remarqué par M. Burroughs, alors instituteur aux Trois-Rivières, qui l'emmena chez lui. Il n'y eut jamais de figures et d'extérieurs mieux faits pour intéresser ; ce qui était arrivé à Sherbrooke se répéta aux Trois-Rivières. M. Ecuyer, curé de Yamachiche, se chargea de lui, continua son éducation, le convertit, lui fit faire abjuration et le baptisa. Cela se passait en 1817.

Il entra au séminaire de Nicolet, y professa la philosophie, et fut ordonné prêtre le 5 août 1823 ; il fut successivement vicaire de Berthier, diocèse de Montréal, et missionnaire des townships de l'Est. En 1827, il entra au séminaire de Québec ; après une année d'épreuve, il fut agrégé. Il était alors professeur de mathématiques et de physique, et fut chargé de la classe de philosophie ; en 1830, il devint directeur du petit séminaire ; en 1831, la direction disciplinaire fut séparée de celles des études ; la première ut donnée à M. Brien, la seconde resta à M. Hol-

mes, qui fut préfet des études jusqu'à son voyage d'Europe en 1836. En 1839, il redevint directeur et préfet des études.

Dans son voyage d'Europe, entrepris à la demande de commissaires nommés en vertu d'une loi, M. Holmes fit l'acquisition de tous les instruments et des collections nécessaires pour les écoles normales de garçons et de filles que la législature désirait établir ; il fit aussi le choix de deux directeurs pour l'école des garçons, l'un Français et catholique, M. Regnaud, et l'autre Ecossais et protestant, M. Findlater. Ces écoles, à peine ouvertes, durent être fermées par suite des événements de 1837. M. Findlater s'en retourna en Ecosse ; mais M. Regnaud resta en Canada, où il exerça la profession d'arpenteur, jusqu'à ce qu'en 1857 il fut nommé professeur de pédagogie et de mathématiques, à l'école normale Jacques-Cartier, charge qu'il retint jusqu'à sa mort, en 1872.

M. Holmes avait pris le plus grand intérêt à cette question des écoles normales, ainsi qu'à tout ce qui concernait l'instruction publique. « Il revint, dit la notice publiée dans l'*Abeille*, avec la plus belle collection de minéraux que possède le Canada, avec des livres et des instruments de physique, non-seulement pour le séminaire de Québec, mais aussi pour les colléges de Sainte-Anne, de Nicolet et de Saint-Hyacinthe. »

M. Holmes avait emmené avec lui trois élèves de la classe de philosophie : MM. Taschereau, Edouard Parent, frère de M. Et. Parent, et M. Jos. Fortier. Tous les trois embrassèrent l'état ecclésiastique ; M. Fortier mourut très-jeune, M. Parent est encore curé à la Pointe-aux-Trembles et M. Taschereau n'est autre que le digne archevêque de Québec.

Aimant la jeunesse d'un amour aussi tendre qu'éclairé, sachant donner un charme particulier à toutes

ses leçons comme à tous ses rapports avec ses élèves, il dut rendre ce voyage bien agréable et bien profitable aux jeunes gens qui lui avaient été confiés par leurs parents. Ils visitèrent l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse, la France, la Belgique et l'Italie, et comme à cette époque le nombre de Canadiens qui traversaient les mers était assez rare, on peut s'imaginer si leurs confrères du séminaire de Québec envièrent le sort de ces trois êtres privilégiés ! Ce voyage dura dix-huit mois.

A son retour, M. Holmes n'en eut que plus d'ardeur pour toutes ses entreprises littéraires et scientifiques, et jusqu'à ce que la maladie vint diminuer ses forces, il se livra à un travail constant et auquel sa santé ne put si longtemps résister qu'à raison de la variété qu'il savait y mettre.

Histoire ancienne et moderne, langues latine, grecque et hébraïque, philosophie intellectuelle et morale, physique et chimie, mathématiques, astronomie, histoire naturelle, géographie, art oratoire, il enseigna successivement toutes ces branches ; mais la géographie était son étude favorite. Le livre qu'il rédigea, et qu'il intitula modestement « Nouvel abrégé de géographie moderne », est un modèle du genre. L'histoire, l'histoire naturelle, l'ethnologie, la statistique y complètent la géographie physique d'une manière à la fois lucide, concise et agréable. M. Holmes a montré par là quelles grâces on peut donner aux sujets les plus arides ; ce traité de géographie peut se lire d'un bout à l'autre comme un livre d'histoire ou un récit de voyage. La première édition fut publiée en 1832 ; depuis ce temps, il y en a eu six autres, dont trois du vivant de l'auteur. Ce livre est connu à l'étranger et y a été traduit en anglais et en allemand.

M. Holmes avait aussi préparé plusieurs autres trai-

tés, un grand nombre de petites pièces, de dissertations destinées aux exercices publics, dont quelques-uns renfermaient des renseignements précieux et lui coûtaient beaucoup de recherches. Il aimait à faire travailler les élèves avec lui en dehors des devoirs de routine ; il initiait à ses propres études quelques-uns d'entre eux, et développait ainsi d'une manière très-efficace leur goût pour les sciences ou pour les lettres. Il n'était pas rare de le voir partir avec quelques-uns de ses jeunes amis pour une petite excursion de botanique ou de minéralogie, dans le voisinage de la ville, et même sur les quais, d'où l'on rapportait quelquefois des échantillons précieux ou utiles, trouvés dans le lest des vaisseaux. Sa bonté et sa condescendance pour ses élèves brillaient surtout dans les petites représentations dramatiques, qu'il aimait tant et pour lesquelles il les exerçait avec une rare patience. Si quelque chose manquait, une phrase, ou une expérience de physique, il y suppléait avec une présence d'esprit qui tirait tout le monde d'affaire.

Qu'on me pardonne un souvenir que l'on pourra peut-être trouver puéril, mais qui peint bien l'homme et surtout qui le rappellera à tous ceux qui l'ont connu. Une expérience, et la plus belle de celles que l'on avait annoncée, avait manqué à deux reprises ; les élèves, qui avaient mal pris leurs mesures, étaient fort penauds, et le public, après avoir applaudi ironiquement la première fois, commençait à s'impatienter. M. Holmes ne fait ni un ni deux, il prend une grande lame de bois, la plonge dans l'alcohol, y met le feu, et l'agitant lui-même sur l'estrade qui servait de théâtre : « Messieurs, s'écrie-t-il de son ton le plus solennel, voici une épée flamboyante ! » On rit, on applaudit à l'épée flamboyante, qui n'était point dans

le programme, et l'on oublie la mésaventure de ***messieurs les philosophes.***

Jusqu'ici nous n'avons point considéré M. Holmes comme prêtre et comme prédicateur, mais seulement comme savant et comme ami et instructeur de la jeunesse.

Les conférences que l'on vient de rééditer, quoiqu'elles forment un admirable portique à l'édifice qu'il se proposait d'élever plus tard, ne donnent point l'exacte mesure de son talent ni de ses succès oratoires. S'il avait gagné beaucoup sous le rapport de la méthode et de la science, il n'avait pas, à l'époque où il les fit, tout le feu et toute la vigueur qu'il conserva longtemps après ses brillants débuts. L'originalité un peu risquée de ses commencements s'était transformée bien vite en une personnalité sincère et séduisante, et tandis qu'il plaisait toujours, il électrisait souvent par des mouvements imprévus. Brillant de grâce, de jeunesse et d'enthousiasme, il n'avait pour bien dire qu'à paraître dans la chaire, ou du moins qu'à laisser tomber sur son auditoire, d'une voix sympathique et vibrante, un texte toujours bien choisi, pour avoir d'avance gagné sa cause et enchaîné tous les esprits. Ses périodes, riches et sonores comme celles des grands orateurs de la chaire française, tantôt se développaient lentement avec une gracieuse nonchalance, tantôt se précipitaient avec une énergie presque tragique. Comme le dit très-bien son biographe, lorsque l'on savait que M. Holmes allait prêcher, l'église était remplie d'une foule compacte plusieurs heures avant l'office. Si, par hasard, il paraissait sans avoir été annoncé, dès les premiers pas qu'il faisait dans le chœur, on pouvait remarquer un mouvement d'agréable surprise dans toute la nef.

M. DeCelles a consigné quelques-uns des traits singuliers de ses débuts, entre autre ce fameux exorde

qu'il fit à Sorel et dans lequel il défilait une bonne partie des jurons familiers à nos voyageurs des pays d'en haut : « Quoi, mes frères, ajouta-t-il, vous vous étonnez, vous vous indignez, mais n'est-ce point là le langage dont vous vous servez tous les jours ? »

Beaucoup de personnes, à Québec, se rappellent des mouvements oratoires d'un autre genre, les uns produisant une vive impression de terreur, d'autres, au contraire, provoquant presque l'hilarité.

Tel fut le trait final d'un sermon sur la Curiosité : l'histoire de la femme de Loth avait été réservée pour le morceau de la fin : « Elle fut changée en statue de sel, dit-il : elle est encore là, j'invite les curieux et les curieuses à aller la voir ! » et sans autre péroraison il descendit de la chaire.

Un autre jour, après avoir tonné contre les cabarétiers et les gens qui exercent un métier encore plus infâme, il lança, comme dans un moment d'exaspération, cette malédiction : « Mes frères, si ces marchands de poisons, si ces trafiquants de chair humaine, ou plutôt d'âmes humaines, vont au ciel, alors moi, je choisis l'enfer pour mon partage ! » Il va sans dire qu'après l'effet produit par ces redoutables paroles, qui n'étaient que comminatoires, il en trouva d'autres pour le repentir et la pénitence

Une autre fois, prêchant sur l'endurcissement du cœur, il termina en disant : « Exhortations, exemples les plus terribles, efforts de la grâce, terreurs sécrètes, secours intérieurs, pour vous tout est inutile.. vous le voulez...adieu ! » L'air et le ton dont ces paroles furent prononcées laissèrent l'auditoire dans la consternation et l'effroi.

A mesure qu'il se formait aux grandes sources, il apprenait à tempérer la hardiesse et la fougue de son imagination, tout en donnant une forme également sai-

sissante à ces antiques vérités, toujours nouvelles dans une bouche éloquente.

Ses sermons de Pâques, de Noël, de la neuvaine à Saint-François-Xavier, sont encore présents à la mémoire de ceux qui les ont entendus. Les deux premiers étaient de véritables chefs-d'œuvre, et il est difficile de rendre l'impression qu'ils produisaient. Il les répéta plusieurs fois, mais on ne se lassait jamais de les entendre. C'était dans ces jours d'allégresse que l'on aimait à voir monter dans la chaire de Notre-Dame, ce prédicateur « au geste noble, au regard inspiré, à la voix sonore et harmonieuse, » comme l'a si bien dit un de ses continuateurs. Lorsqu'il prononçait ces textes joyeux : *Surrexit Dominus verè*, ou bien : *Gloria in excelsis Deo*, on eût dit une harmonie céleste descendant de la voûte du temple. Quoiqu'ils n'aient jamais été imprimés, nous savions tous par cœur de longs passages de ces deux discours.

La nef de la cathédrale était occupée par tout le grand monde de Québec, qui était alors une capitale très-gaie et fastueuse, et lorsque, rapprochant des plaisirs et des divertissements du carnaval, les souffrances des pauvres et celles de leur divin patron, *l'Enfant de la crèche*, il ajoutait avec une douce et fine ironie : « *Sur le chemin du bal, passez à Bethléem,* » plus d'une belle mondaine ressentait une émotion salutaire et dont les indigents étaient sûrs de profiter.

Les *Conférences de Notre Dame* avaient pour but, comme celles du célèbre Frayssinous, de combattre l'incrédulité et d'établir clairement, aux yeux des hommes instruits et de la jeunesse studieuse, les bases de la foi chrétienne. Cette tâche, accomplie tant de fois depuis Voltaire, est malheureusement toujours à recommencer, tant les vieilles erreurs savent se rajeunir sous des masques nouveaux. Elle vient d'être entreprise encore tout dernièrement, d'une manière

aussi persuasive que brillante, dans un ouvrage qui n'aura pas moins de cinq volumes : *Le christianisme et les temps présents*. Même après avoir lu les deux premiers volumes de l'abbé Bougaud, on peut lire encore avec plaisir les conférences de M. Holmes. Elles ont déjà près de trente ans d'existence ; on les dirait écrites d'hier, tant elles répondent admirablement aux aspirations de notre société. Du reste, elles auront toujours cet air de jeunesse qui n'abandonna jamais leur auteur, si bien qu'on n'aurait jamais pu se le figurer vieux, fût il parvenu à l'âge le plus avancé.

Déjà il souffrait beaucoup et il dut mettre un certain intervalle entre ses sermons. La première des six conférences qui ont été publiées, fut prêchée, le 3 décembre 1848 ; la dernière, le 18 mars 1849. Les trois premières traitent surtout de la création, et établissent scientifiquement la vérité du récit de Moïse. La quatrième parle de l'homme et de ses destinées. La cinquième et la sixième sont de circonstance et sortent du plan primitif qui devait être repris ensuite. Les événements qui se passaient à Rome en furent le sujet : c'est une petite histoire de l'Eglise et de la Papauté, aussi succincte que savante, et racontée avec toute l'émotion que les dangers de l'heure présente faisaient naître.

Voici comment M. Holmes annonce à ses auditeurs le changement qu'il apporte dans l'ordre de ses conférences :

« Au milieu de l'effrayante série de catastrophes et de crimes qui se sont succédés si rapidement en Europe depuis que nous nous sommes séparés, auriez-vous par hasard entendu raisonner ainsi : Mais où en sera votre conférendaire avec son Eglise immortelle dont le chef s'en va ? La Papauté est en ruine ; la Ville Eternelle est au pouvoir de maîtres qui ne sont pas même chrétiens. Rome renie son passé, veut un

autre avenir ; le vieillard du Vatican n'est plus qu'un fantôme qui voltige sur les bords de la Méditerranée ; plus de Pape, donc plus d'Eglise ! .

« Cette parole-là : « plus de Pape, donc plus d'Eglise, » s'est répétée bien des fois depuis dix-huit siècles, et sur bien des tons différents.

« Elle fut dite d'abord, du moins quant au sens réel, sur la fosse d'un *géant*, qui venait de soutenir contre l'antique *serpent* que vous connaissez, au sommet d'une montagne qui avait nom *calvaire*, une lutte qui fit trembler la terre et pâlir le soleil : *Seductor ille... signantes lapidem cum custodibus*. Pendant trois cents ans, elle retentissait chaque matin sous ces voûtes silencieuses qu'on appelle les catacombes, alors dernier asile de la liberté. Pendant cent autres années des princes et des peuples séduits par le traître Arius, la chantèrent jusque dans les plus beaux temples du christianisme. Cette parole fut le refrain du soldat de la Mecque, du Byzantin, de l'Albigeois, de l'incendiaire Wicklef et surtout de Luther.......

« En 1799, tout ce qu'il y avait alors en Europe de poumons robustes se réunit, à la veille du jubilé séculaire, pour crier sur la tombe de Pie VI : « Plus de Pape, donc plus d'Eglise ! »

« Nous vivons en 1849 ; au bout de cinquante ans, nous voici à la veille d'un autre jubilé ; Pie IX, l'immortel Pie IX n'est pas encore enterré : il n'est pas même mort. Ne serait-ce pas sage, après tant de mécomptes, d'y mettre au moins une réticence avant d'annoncer la vieille nouvelle ? »

Depuis le jour où M. Holmes prononça ces belles paroles, un autre quart de siècle s'est écoulé ; le jubilé qu'il annonçait et un autre jubilé ont été célébrés, Pie IX, l'immortel Pie IX, comme il le disait alors, est encore plein de force et de courage, et aurait-il reçu la couronne glorieuse qui lui est destinée, que la

vieille nouvelle : « Plus de Pape, donc plus d'Eglise, » toujours racontée brutalement et *sans réticences*, n'en serait pas plus vraie !

Le lecteur aura remarqué la tournure piquante de cet exorde qui entre de suite dans le vif de la question. Mais il est grandement surpassé par la solennité de celui de la première conférence. Ce début est presque digne de Bossuet, et c'est tout naturellement qu'à la fin du premier *alinéa*, se trouve un mot du grand orateur. Il semble appelé par ce qui précède, et n'est nullement déparé par ce qui suit :

« Dieu est éternel ; en Dieu, rien ne finit, rien ne commence ; en Dieu point de passé, point d'avenir : *Il est*, voilà son attribut suprême, son adorable nom *Ego sum qui sum*. Nulle de ses œuvres extérieures ne possède cette immuable existence, la créature serait égale au Créateur ; et, cependant, tous les êtres visibles ou invisibles, que sa toute-puissante volonté a fait éclore, ont pour caractère une durée à laquelle nous n'entrevoyons ni termes, ni limites. Les astres continuent de suivre la route assignée à chacun d'eux au moment de sa formation. La terre, affermie sur ses bases, comme parle l'Ecriture, offre une constante succession de jours et de nuits, de saisons et d'années. A sa surface, il est vrai, tout se renouvelle : animaux et plantes, races humaines avec leurs individus, leurs familles, leurs peuples, leurs générations, disparaissent et s'en vont avec une effrayante rapidité ; mais au milieu de ces vicissitudes, rien de matériel ne se perd, rien, pas un brin d'herbe, *pas un cheveu de notre tête*, pas un seul atôme, vérité qui a déjà donné de profonds soucis à plus d'un incrédule. « L'impie, dit Bossuet, aspire au néant, et ce misérable partage (il le voit) ne lui est pas assuré. »

Je regrette de ne pouvoir citer tout cet exorde ; il est à lire ; mieux, à apprendre par cœur. L'existence

de Dieu, l'immortalité de l'âme ne s'y discutent pas comme en d'autres discours sacrés, elles s'y imposent de vive force.

Voici maintenant de quelle manière engageante M. Holmes exposait le plan de ce beau travail, que la maladie est venue interrompre et que sa mort a laissé inachevé :

« Maintenant, mes frères, si vous me demandez quel sera le p'an de ces conférences, je vous répondrai qu'il se trouve tout entier dans le texte dont j'ai fait choix : *Jesus Christus heri et hodie et in sœcula*, et dans le rapide commentaire que vous venez d'entendre. Le grand fait de la création sera notre point de départ : des milliers de siècles ne suffiraient pas pour contempler en détail ce qu'un *Verbe*, une parole toute puissante y fit éclore de merveilles Nous nous y arrêterons seulement pour reconnaître la place que nous occupons, nous, dans l'immense échelle des êtres visibles et invisibles : nous, si petits, si voisins du néant ; nous, si grands toutefois, si voisins de la divinité. Nous entrerons dans ce mémorable jardin, berceau de l'humanité ; nous n'en sortirons qu'après avoir entrevu la porte d'un autre jardin, théâtre d'une autre création, où l'homme *renaîtra du sang*, du sang d'un Dieu ! Instruits déjà de bien des mystères, nous errerons assez longtemps autour de ces lieux où retentit hélas ! la sentence d'un irrévocable exil. Puis nous nous embarquerons *sur le fleuve des temps*, nous parcourerons les six âges du monde, aidés dans notre course par la révélation, éclairés de distance en distance par des phares de plus en plus brillants, jusqu'à celui qui s'élèvera devant nous avec cette auréole : *Je suis la lumière du monde*. Nous voguerons alors au grand jour du christianisme non sans écueils, non sans tempêtes, non sans pertes désastreuses, mais toujours sans crainte de nau-

frages. Parvenus enfin aux rives contemporaines, nous jetterons l'ancre, pour fixer nos regards sur l'avenir : bien endurcis, bien aveugles serons-nous si un pareil voyage et de pareilles scènes n'ont pas leur effet, comme ils auront pour but, le renouvellement de notre foi et la réforme de nos mœurs.»

Toute la partie de ce plan magnifique qu'il a pu exécuter, a été développée de la manière la plus habile. Il n'y avait guère rien de neuf à dire, sur de pareils sujets ; mais il s'agissait de condenser sous une forme attachante et convaincante ce qui avait été dit ; et cela M. Holmes l'a fait sans sécheresse, sans banalité, prodiguant les aperçus fins et lucides, les rapprochements ingénieux, trouvant toujours, comme on l'a dit si heureusement de Pie IX dans ses allocutions, trouvant toujours « le mot qui illumine, le trait qui porte le coup ».

La métaphysique, l'histoire, l'astronomie, toutes les branches de l'histoire naturelle sont mises à contribution, et l'on dirait qu'après avoir étudié avec amour ces sciences diverses, le prédicateur veuille en réunir toutes les fleurs comme en un seul bouquet, pour l'offrir à la religion, qui l'a guidé dans ses travaux.

La science a fait de nouveaux progrès depuis, de nouvelles pièces ont été apportées de part et d'autre au grand procès qui s'instruit entre le scepticisme et la révélation, et comme à cette époque la Bible est encore triomphante ! Les *conférences* fixèrent d'une manière admirable l'état des rapports de la science avec la religion au moment où elles furent écrites ; mais le fond des choses, malgré toutes les phases de la lutte qui s'est continuée, et se continue encore, est resté tellement le même, l'auteur en quelques endroits a été tellement au-devant des nouvelles formes qu'a prises l'erreur, que l'on sent à peine le besoin

de mettre ce livre au niveau de la science actuelle : quatre ou cinq notes au bas du texte et une couple de pages ajoutées à l'appendice auraient suffi pour remplir cette tâche.

Les démonstrations scientifiques ou historiques qui occupent les trois premières conférences sont, comme tous ses ouvrages, exemptes de toute pédanterie ; elles ont l'allure aimable et spirituelle de son enseignement; elles sont remplies de traits heureux dans lesquels il se retrouve tel que ses élèves l'ont connu. J'en citerai quelques-uns.

Après avoir répondu à la sotte critique de Voltaire et de ses adeptes, qui trouvaient si ridicule que la création de la lumière dans le récit de Moïse, précédât celle des astres, il ajoute : « Il y a plus, le terme dont se sert Moïse signifie *lumière-feu*, d'accord avec les savants qui se persuadent de jour en jour plus fortement que la lumière, la chaleur, l'électricité et le magnétisme ont une même nature et qu'ils ont dû exister avant la formation des corps terrestres. Les plus hardis frondeurs se demandent comment, au sein de la nuit des temps, l'auteur de la Genèse a pu savoir si bien ce qu'était la lumière. L'humble chrétien, sans étalage de science, répond : « *C'est qu'il avait un bon maître !* »

Introduisant l'homme dans le paradis terrestre, et après avoir reproduit la défense que Dieu lui avait faite, il s'écrie :

« Voilà la véritable épreuve ouverte... nous y sommes tous, mes frères, il s'agit de nous et de nos immortelles destinées. »

Plus loin, substituant les preuves morales aux preuves historiques, il dit avec un accent de vérité sublime : « Vous connaissez l'histoire de cette fatale catastrophe, si naïve dans sa forme, si effrayante dans sa profondeur, telle que l'écrivain sacré nous l'a

transmise ; histoire, qui de bouche en bouche, de colonne en colonne, est parvenue à toutes les nations anciennes et modernes ; histoire, hélas, que nous n'avons nul besoin d'aller lire dans les collections de l'antiquaire, sur les pyramides de l'Egypte, les pagodes de l'Inde ou les tombeaux du Mexique : *elle est au-dedans de nous ;* elle se répète à chaque cri de notre conscience, à chaque pulsation de notre cœur malheureux et coupable ! »

Et ailleurs, après avoir démontré que la femme, reconnaissante de sa réhabilitation dans la personne de la seconde « Eve, » avait contribué sous le christianisme à relever l'homme dont elle avait causé la première chute, après avoir déploré les efforts que fait l'incrédulité pour chasser l'esprit de religion du dernier sanctuaire où il se réfugie, il termine par ces paroles pleines de sarcasme et d'énergie :

« Voulez-vous, mes frères, en trois mots une preuve ? L'incrédule a honte et horreur de son ouvrage : trouvez-moi, je ne dis pas un chrétien, trouvez-moi un impie qui voudrait unir son sort à celui d'une femme sans religion ! Il y a là tout un procès, avec jugement péremptoire. »

Enfin, dans la première conférence sur la papauté, après s'être écrié : « Ignorance, superstition, siècle de fer, nuit des temps modernes, tout cela est bientôt dit » : après avoir rappelé Gerbert, moine français devenu pape sous le nom de Sylvestre II, et qui construisit les premières horloges à roues et inventa un orgue mû par la vapeur ; Guy d'Arezzo, à qui nous devons les notes de la musique ; Roger Bacon, moine franciscain, qui inventa la poudre à canon, la cloche des plongeurs, et reconnut la direction de l'aiguille aimantée ; Raymond Lulle, écrivain, à qui l'on attribue jusqu'à mille ouvrages différents , Albert le Grand, Dante, Pétrarque, Pic de la Mirandole, le pape

Adrien IV, et une foule d'autres génies prodigieux, revenant par une transition aussi brusque qu'heureuse à son thème principal, il terminait ainsi :

« Un pape français aurait inventé nos horloges, le mouvement par la vapeur ?—Il serait bien juste qu'une dizaine de steamers français, montés de quelques milliers de braves allassent briser la junte misérable qui tient Rome dans la terreur, et faire vibrer encore à l'oreille de Pie IX le timbre majestueux de l'horloge du Vatican ! »

Et puis comme si la chose devait se passer dans le cours de la semaine, il ajoutait :

« A dimanche ! »

Du reste, il ne se trompait pas de beaucoup ; c'était le 13 mars qu'il s'exprimait ainsi ; le 25 avril, le général Oudinot, à la tête de l'armée française, débarquait à Civita Vecchia ; le 28, il marchait sur Rome, qui fut prise le 3 juillet, et le 4 avril de l'année suivante, Pie IX rentrait au Vatican. La seconde république et le second empire l'y maintinrent, et lorsque la France se lassa de sa glorieuse mission, la chrétienté s'en chargea, le Canada sut fournir son contingent, et, chose que l'orateur n'avait certainement point prévue, mais qui dut, s'il est possible, augmenter son bonheur là-haut, ce contingent se composa de plus de cinq cents jeunes Canadiens presque tous élèves de ces colléges qu'il aimait tant, ou de ces écoles normales dont il avait tant désiré le succès.

Depuis plus de vingt-cinq ans que ces conférences ont été publiées, et que la question du pouvoir temporel des papes est discutée, elle a fait produire bien des ouvrages, prononcer bien des discours ; nous n'en connaissons pas où elle ait été traitée d'une manière à la fois plus concise et plus émouvante.

Il appelle à son secours des écrivains distingués et surtout des écrivains protestants. Il ne se contente

point du fameux passage de Macauley, nouveau à cette époque, mais tant de fois cité depuis ; mais il emprunte la substance de plusieurs pages à cet écrivain, et la fait précéder de plusieurs autres citations parmi lesquelles s'en trouve une de son compatriote le chancelier Kent, qu'il signale avec une complaisance bien naturelle :

« Déjà, » dit-il, « il faut précipiter notre course si nous voulons garder une place pour deux ou trois magnifiques citations qui résument presque en entier ce que mille témoignages passés et présents auraient pu nous dire.

« Je me bornerai, pour le moment, à une courte remarque du chancelier Kent, surnommé le Blackstone de notre Amérique. Ce qui me le fait choisir, c'est que, nourri dans tous les préjugés puritains de la Nouvelle-Angleterre, il n'a pu rendre quelque hommage à la vérité dont il s'agit qu'à l'aide des plus fortes convictions :

« L'histoire de l'Europe, durant la première partie des temps modernes, abonde en preuves intéressantes et fortes de l'autorité qu'exerçait l'Eglise sur des princes turbulents et de féroces guerriers ; en preuves, dis-je, qui démontrent l'effet de cette autorité pour adoucir les mœurs, réprimer la violence, faire aimer la paix, la modération et la justice. »

Puis viennent Voigt, Hurter, Ranke, Roscoe, tous comme introduction aux passages plus éloquents de Macauley. On voit que l'habile conférencier savait choisir des autorités peu suspectes au point de vue des adversaires qui pouvaient se trouver dans son auditoire. Et il s'en trouvait : beaucoup de protestants d'abord, puis un certain nombre de catholiques que la lecture des ouvrages répandus alors avaient préjugés sur cette question plus historique et politique que religieuse à leurs yeux. M. Holmes

abordait les côtés difficiles avec une franchise et une largeur de vues qui faisaient disparaître toutes les préventions, trouvant toujours le mot juste, le trait qui détruisait l'objection en faisant sourire celui qui était tenté de la faire. Parlant de ce pouvoir d'arbitrage que les souverains eux-mêmes avaient décerné aux pontifes, et après avoir distingué cette médiation temporelle des questions de dogme et de morale, il dit :

« Mais nous sommes bien peu en état d'apprécier les événements qui soulèvent tant d'indignation amère. Spectateurs dans le lointain, nous voyons le combat des flots, la fureur des vents, les périls de cet Arche de l'Eglise qu'environnait le déluge des erreurs et des passions humaines ; nous croyons follement que si nous eussions été là, tout eût été à merveille !

« Ceux qui ont approfondi l'histoire savent que durant plusieurs siècles, ainsi que nous le remarquions tout à l'heure, les papes avaient à démêler les affaires les plus compliquées, les plus difficiles. De tous les points de la chrétienté, on s'adressait à eux, on les prenait pour arbitres surtout dans les querelles de prince à prince, de pays à pays ; on ne connaissait point dans l'univers de juges aussi équitables, aussi désintéressés. Ordinairement on souscrivait de bon cœur à leurs décisions. C'eût été beau d'y voir un congrès de Vienne, de Gand ou de Bruxelles, une convention, un protocole, une assemblée de diplomates ! Une fois on s'en était rapporté à l'avis d'un prince renommé par ses vertus et sa haute prudence : c'était Saint-Louis. Il examina la cause, jugea selon la justice... et les parties adverses se battirent après comme auparavant. »

Ces conférences furent pour bien dire le chant du cygne. Il fut forcé de les interrompre et ne reparut

dans la chaire de Notre-Dame qu'une fois, au printemps de 1852, nous dit son biographe.

On aurait dit, pendant tout le cours de ces instructions, que son auditoire avait un pressentiment qu'il en serait ainsi : il n'y eut jamais autant de foule dans la vaste église : nef, chapelle, galeries étaient remplies. Et c'était l'élite de Québec, tout ce qu'il y avait d'hommes instruits et de femmes distinguées ; le peuple, le vrai peuple, lui aussi, quittait tout pour aller entendre ces savants discours ; il s'y portait avec une ardeur et une constance, qui prouvent combien l'on a tort de croire de semblables sujets au-dessus de sa portée. Tout dépend de la manière dont vous les traitez. Soyez simple, clair, naturel, sympathique; adressez-vous aux sentiments, au cœur en même temps qu'à l'intelligence, et avec cela, soyez aussi élevé et aussi savant que vous le voudrez : le peuple vous comprendra, et s'il y trouve d'abord quelque difficulté, l'effort qu'il aura fait le piquera au jeu, il sera content de lui-même et il vous en tiendra compte. C'est une grande erreur que de s'imaginer que le peuple aime que l'on soit familier, trivial même, que l'on ait l'air de descendre jusqu'à lui ; rien, au contraire, ne lui déplaît davantage, et cela avec raison. Dans ces hautes questions, dans ces tableaux du monde, des astres, de la création, des infiniment grands, et des infiniment petits, de *l'âme humaine* et de *ses immortelles destinées*, de l'histoire du genre humain, il est aussi bien chez lui que tous les savants; plus il y aura pour lui d'inconnu et de neuf, plus il s'y intéressera, car plus il apprendra de choses dont sa raison et son imagination sont naturellement avides ; vous le faites entrer dans un domaine que Dieu lui a destiné comme à nous, vous lui faites ouvrir les yeux, voir une part de son héritage, que les préoccupations de la

vie lui avaient cachée ; encore une fois, il vous en tiendra compte.

Mais si le prédicateur est déjà, comme M. Holmes, chéri de son public, identifié pour bien dire avec lui, les difficultés d'une pareille entreprise seront encore diminuées de beaucoup. Plusieurs orateurs ont depuis attiré la foule autour de la chaire de Notre-Dame ; aucun ne semblait plus que lui posséder cette mystérieuse influence que donne une sympathie mutuelle, qui fait qu'orateur et auditoire se comprennent d'avance. On aimait pour lui-même cet Américain devenu Canadien, qui parlait notre langue avec tant de pureté et d'élégance, mais avec un accent et surtout une intonation qui ne laissaient pas oublier son origine ; on admirait ce protestant converti, qui réfutait avec tant de conviction et en même temps de modération et de charité, les erreurs qu'il avait abjurées ; on savait gré à ce savant, à ce laborieux instructeur de la jeunesse, d'ajouter cette tâche à toutes celles qu'il s'était déjà imposées.

M. Holmes conduisait de front bien des travaux divers ; esprit souple et flexible, il semblait se jouer de tous les obstacles et passait d'une occupation à une autre avec une merveilleuse facilité. Mais on ne surmène pas ainsi toutes ses facultés impunément, on ne fait pas ainsi double et triple part de labeur sans que la nature se plaigne—que dis-je !—sans qu'elle se venge. Une cruelle maladie, suite d'un rhumatisme contracté dans les missions des cantons de l'Est, se développa progressivement à la faveur de ce travail constant et excessif, qu'il recherchait peut-être comme une diversion. « Ce long et cruel martyre, dit la notice publiée dans l'*Abeille*, il en parlait rarement et toujours avec des termes pleins de la plus complète résignation à la volonté de Dieu et d'espoir d'en recevoir la récompense. »

Il essaya de réparer ses forces en se retirant successivement à la Malbaie, à l'Ile-aux-Coudres, et à Lorette ; mais dans toutes ces résidences, l'amour ardent du travail le suivit et ce fut dans une de ces retraites qu'il prépara ses belles conférences. Il mourut à l'Ancienne-Lorette, le 18 juin 1852, à l'âge peu avancé de 53 ans.

Depuis quelque temps, il paraissait se préparer plus prochainement à cet événement, dont il parlait, dit la notice, avec la plus grande sérénité. Il fut trouvé mort, un matin, au milieu de ses livres et de ses papiers, dans l'attitude de la prière et de la méditation. Il était sorti tous les jours précédents, et sur sa table était encore une lettre qu'il venait d'interrompre, et qu'il adressait à son médecin, pour lui demander quelques conseils. Cette mort, ajoute l'écrivain, était subite, mais, pour lui, nullement imprévue. Il avait assez souffert déjà pour que Dieu lui épargnât les tourments de l'agonie. Et puis, sa douce et tendre piété, sa foi vive, sa charité ont dû lui mériter cette grâce.

Toute une génération a regretté M. Holmes, et sa trace est restée vive et profonde dans les esprits, comme dans les institutions de notre pays. Il était aimé non-seulement des catholiques, mais encore des protestants, qui ne lui gardèrent point rancune de son abjuration et surent apprécier son caractère doux et conciliant. Ce fut ce caractère, bien connu de sa famille, qui fit qu'elle aussi lui pardonna sa défection et se montra disposée à recevoir ses conseils, à suivre le même chemin. (1)

« La famille, » dit M. DeCelles, « avait conservé une profonde affection pour ce *fils et ce frère catho-*

(1) Une des sœurs de M. Holmes est religieuse au monastère des Ursulines de Québec.

lique, et elle l'estimait tellement, que sa conversion était à ses yeux une preuve de la fausseté des abominations que les protestants débitent contre notre religion. Lorsque, dans le cercle de leurs relations sociales, ses sœurs entendaient des personnes se répandre en calomnies contre les catholiques, elles répondaient : « Cela ne peut être, car notre frère est trop bon pour embrasser un culte qui serait si abominable. » Il était, par la seule puissance de sa vertu, un apologiste du catholicisme. »

Voici en quels termes discrets et en même temps plein de grâce et de mérite, il a parlé lui-même de sa conversion dans sa première conférence :

« Je n'aime point ce qu'on appelle proprement la *controverse religieuse.* Né au sein de l'erreur, nourri dans tous les préjugés imaginables contre cette Eglise dont je viens aujourd'hui vous exposer les éternelles grandeurs et l'infaillible doctrine, je n'ai mis bas les armes qu'après un examen opiniâtre de ses dogmes et de sa morale. Je sais ce qu'il en coûte pour s'arracher à l'esclavage intellectuel, le pire des esclavages. Par là, j'ai appris à plaindre le malheur des autres ; je n'y puis insulter, et dans tout ce que je dirai à mes frères, je veux fuir de mon mieux la guerre offensive—ce que je dois aimer et préférer, c'est la méditation calme et paisible d'un chrétien qui se rend, à lui-même et devant Dieu, raison de sa foi. »

A cette heureuse conversion le Canada a dû de posséder un des hommes qui lui ont rendu les plus grands services.

L'amour qu'il avait pour sa patrie adoptive, amour éclairé autant que profond, aurait reçu une bien douce satisfaction s'il eût pu vivre seulement quelques années de plus. La colonisation des cantons de l'Est commença, en effet, vers cette époque, à se

développer plus sérieusement, et l'Université Laval reçut sa charte, le 8 décembre qui suivit sa mort. *Hoc erat in votis*, aurait-il pu dire ; mais il eut du moins la consolation de voir l'aurore du succès de ces deux grandes causes auxquelles il s'intéressait si vivement.

Il avait compris quel rôle important notre race était destinée à remplir en Amérique. Il ne songeait peut-être point à celui que commence déjà à lui faire, parmi ses anciens compatriotes, cette émigration qu'il déplorait et redoutait si fort ; dans tous les cas, il avait raison de la trouver prématurée et dangereuse. Il voyait ici un réservoir de forces religieuses et sociales qu'il fallait conserver —il y travailla constamment. Son dévouement avait sa source dans les plus nobles sentiments de l'âme ; d'abord dans la reconnaissance envers le pays où il avait trouvé ce bien suprême, la foi, et ensuite dans la conviction qu'en travaillant pour nous, il travaillait à accomplir les desseins de la Providence sur ce continent, comme l'a si bien dit son biographe : « *Pro patria quia pro Deo !* »

Figure noble et sympathique à laquelle ne manqua point l'auréole de l'épreuve et de la souffrance, il restera dans la mémoire des Canadiens-français comme un de ceux qui contribuèrent à sauver leur nationalité à l'un des moments les plus critiques de leur histoire. Il n'exerça d'autre autorité que celle de son génie et de ses mérites ; sa réputation s'élève incontestée à l'abri des jalousies et des haines, et projette une douce lumière sur une époque que l'on peut considérer comme le berceau des lettres et des sciences dans notre patrie.

